QUESTIONS TIRÉES AU SORT. N° 69.

9.

Comment reconnaître dans un composé de matière animale la présence d'une préparation de cuivre?

Que doit-on entendre par parenchyme? Chaque organe a-t-il un parenchyme particulier?

De la saignée de l'artère temporale.

De la marche du cancer.

SUJET SUPPLÉMENTAIRE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA CHLOROSE OBSERVÉE DANS LES ILES DE L'ARCHIPEL GREC.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 25 JUIN 1838,

PAR

ANDRÉ-ADOLPHE-SEXTIUS-LOUIS **Brunel**,

né à HYÈRES (Var),

Bachelier ès-lettres, bachelier ès-sciences, ex-chirurgien de la marine,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

MONTPELLIER

Chez JEAN MARTEL aîné, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue de la Préfecture, 10.

1838.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE.

Regrets éternels! . . . . .

A MA MÈRE.

Toi qui as veillé sur moi avec tant de sollicitude, toi dont l'amitié a entouré de soins mon jeune âge, et que ma jeunesse et mon avenir ont si péniblement préoccupée, accepte l'offre de mon travail comme une récompense de ce que tu as fait pour moi.

A MES FRÈRES, MA SOEUR.

Amitié inaltérable.

A MA GRAND'-MÈRE.

Respect.

A mon Oncle,

LE DOCTEUR BRUNEL.

Vous avez guidé mes premiers pas dans la carrière médicale, permettez que je vous offre mon premier tribut.

Respect, amour, reconnaissance.

L. BRUNEL.

SCIENCES ACCESSOIRES.

Comment reconnaître dans un composé de matière animale la présence d'une préparation de cuivre ?

Les sels de cuivre dissous dans l'eau donnent avec l'albumine un précipité abondant, d'un blanc verdâtre, qui n'exerce aucune action délétère sur l'économie animale ; aussi l'albumine a-t-elle été proposée comme le meilleur contre-poison des sels cuivreux.

La dissolution du cuivre s'opère à chaud dans les principaux acides minéraux ; elle présente en général une couleur bleue ou verte.

Les sels cuivreux se réduisent aisément à l'état métallique, en les traitant par le charbon à une température élevée.

L'ammoniaque, versée dans une dissolution d'un sel de cuivre, donne un précipité bleu ou verdâtre, selon la quantité du réactif ; si l'on en verse en excès, le précipité se dissout, et l'on a un liquide transparent bleu foncé.

L'acide hydro-chlorique forme avec le cuivre un hydro-chlorate au minimum, dont la potasse précipite un oxide jaune orangé, et un hydro-chlorate au maximum vert ou bleu et que les alcalis précipitent en bleu.

La dissolution de l'oxide de cuivre dans l'ammoniaque est d'une couleur bleue.

Le deutoxide de cuivre est d'un brun noirâtre ; à une température élevée, il se désoxide facilement par le charbon et les corps gras ; à la température ordinaire, il se dissout sans effervescence dans l'acide sulfurique affaibli ; l'ammoniaque le dissout sur-le-champ et devient bleue ; il est insoluble dans l'eau.

Le carbonate de cuivre vert se comporte avec le charbon, l'ammo-

niaque et l'eau, comme le deutoxide; il se dissout avec une légère effervescence dans l'acide sulfurique affaibli.

Le vert-de-gris (combinaison d'acétate de cuivre, d'hydrate de deutoxide de ce métal, et de cuivre métallique) pulvérisé et soumis à l'action de la chaleur, dans un petit tube de verre, se décompose; il donne du cuivre à l'état métallique fixe. L'acide sulfurique du commerce le décompose avec effervescence, et en dégage des vapeurs d'acide acétique; il se dissout en partie dans l'eau bouillante. Cette dissolution rougit le papier et l'infusion de tournesol; elle a une saveur styptique, âcre, et une teinte d'un bleu verdâtre; par l'évaporation elle laisse déposer des cristaux ayant la forme d'un rhomboïde ou d'une pyramide tétraèdre tronquée. Le gaz acide hydro-sulfurique en précipite du sulfure de cuivre noir. Un cylindre de phosphore plongé dans cette dissolution se recouvre d'une couche métallique et finit par la décolorer entièrement; une lame de fer parfaitement décapée se recouvre aussi de cuivre métallique, et au bout de quelques heures la liqueur verdit d'abord et passe ensuite au rouge.

L'infusum de thé produit un précipité floconneux, d'un jaune rougeâtre. Un mélange d'une partie de dissolution, concentrée de vert-de-gris et de dix parties de vin rouge, conserve sa transparence et précipite en noir par les hydro-sulfates, en brun-marron par l'hydrocyanate de potasse et de fer, en gris très-foncé par l'ammoniaque; ce dernier précipité ne se dissout pas dans un excès d'acide, et le fluide qui surnage n'est jamais bleu; si le mélange est de six parties contre dix, le précipité par l'ammoniaque est noir, les autres restent les mêmes. L'albumine donne lieu à un précipité bleuâtre, composé de matière animale et d'oxide de cuivre, qui se révivifie aisément par l'action du feu.

La gélatine est sans action sur la dissolution d'acétate de cuivre; il en est de même du bouillon; le lait est coagulé par une grande quantité de cette dissolution. Le coagulum lavé est d'un vert foncé; chauffé dans un creuset, il se décompose, et l'on obtient un charbon animal et du cuivre métallique.

Pulvérisé et mêlé avec son volume de charbon, et chauffé jusqu'au rouge dans un creuset de terre, le sulfate de cuivre donne du cuivre métallique fixe, du gaz acide sulfureux et du gaz acide carbonique: ce sel est soluble dans l'eau. La dissolution est bleuâtre et éprouve de la part des alcalis, des hydro-sulfates, de l'hydro-cyanate de potasse et de fer, du fer, du phosphore, les mêmes modifications que celle du vert-de-gris ou d'acétate de cuivre. L'eau de baryte le précipite abondamment en blanc bleuâtre: ce précipité n'est que du sulfate de baryte blanc et de l'oxide de cuivre bleu; l'acide nitrique le blanchit et le dissout en partie seulement; le même sel pulvérisé n'est nullement attaqué par l'acide sulfurique.

Le vinaigre et les vins acides qu'on laisse séjourner dans les vases de cuivre oxidés, tiennent en dissolution une certaine quantité de ce métal, et causent divers symptômes d'intoxication à ceux qui en font usage. Or, de tous les moyens propres à démontrer l'existence d'une préparation de cuivre dans les liqueurs de cette espèce qui auraient été ingérées et mêlées avec des substances alimentaires, celui qui doit avoir la préférence consiste à faire évaporer jusqu'à siccité et à calciner le résidu avec du charbon, afin d'obtenir le cuivre métallique. Si l'on se bornait à l'emploi des réactifs, on pourrait être induit en erreur, puisque, par son mélange avec le vin et le vinaigre, le vert-de-gris ne donne plus les précipités qui le distinguent lorsqu'il est seul.



ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Que doit-on entendre par parenchyme? Chaque organe a-t-il un parenchyme particulier?

Le mot parenchyme, dérivé de παρενχυμα, *épanchement, effusion,* a été créé par les anciens anatomistes pour désigner la substance propre de chaque viscère, parce qu'ils croyaient qu'elle était formée d'un sang épanché ou coagulé. Quelques anatomistes, notamment Malpighi, Dumas, appliquent cette dénomination à toute structure organique dans laquelle prédomine la substance granuleuse ou folliculeuse ; mais on s'en sert généralement aujourd'hui pour désigner la texture spéciale de certains organes, c'est-à-dire celle qui, à raison de caractères propres, spécifiques, ne peut être comprise dans aucun des systèmes généraux admis par Bichat.

On ne peut pas dire que tous les organes aient un parenchyme particulier : l'estomac, le canal intestinal, la vessie, la vésicule biliaire, les vésicules séminales, par exemple, n'offrent dans leur composition aucun tissu ou aucune substance anatomique spéciale; néanmoins, soit dit en passant, avec une structure absolument identique pour chacun d'entre eux, ils remplissent des usages différents.

Les organes qui ont réellement un parenchyme particulier, sont : le cerveau, les poumons, le foie, la rate, les reins, les glandes salivaires, le pancréas si ressemblant à ces dernières qu'on l'a nommé glande salivaire abdominale, l'utérus, la prostate, les capsules surrénales, le thymus, la glande thyroïde, la glande lacrymale.



SCIENCES CHIRURGICALES.

De la saignée de l'artère temporale.

Les artères qui rampent à la surface du crâne sont presque les seules qui, par leur position superficielle, leur petit calibre, leur situation sur des os susceptibles de présenter un point d'appui solide à la compression, offrent réunies les conditions nécessaires pour être ouvertes sans danger. L'artère temporale est jusqu'à présent la seule qu'on ait ouverte, et l'on a appelé *artériotomie* la saignée de cette artère.

Pour pratiquer l'opération de l'artériotomie, le malade étant assis ou, ce qui vaut mieux, couché, les alèzes placées et la partie rasée, on cherche avec le doigt la direction de l'artère temporale. Si les battements ne sont pas sensibles à l'œil, on marque de l'ongle le lieu où l'on se propose d'ouvrir le vaisseau, et l'on pratique sur ce lieu même une incision transversale dans laquelle l'artère se trouve comprise ; on abaisse ensuite fortement la lèvre inférieure de la plaie, afin que le jet de sang, qui se dirige de bas en haut et vient frapper contre la supérieure, se porte directement en dehors. Si on ne réussit pas à faire couler le sang en jet, on pourrait faire usage de la gouttière.

Lorsqu'on a retiré une quantité suffisante de sang, on rapproche les lèvres de la plaie en les comprimant, on lave la partie, on applique une compresse sur l'ouverture, et on la soutient au moyen d'une bande.

Nous n'avons pas à chercher ici les effets de l'artériotomie, puisque la question relative à cette espèce de saignée est toute chirurgicale. Nous ferons observer que la préférence qui a été donnée par quelques médecins dans le traitement des fluxions sanguines vers le cerveau

(coup de sang, hémorrhagies cérébrales, apoplexies sanguines) est tout-à-fait en opposition avec les règles fondamentales de la thérapeutique des maladies fluxionnaires , si bien établies par le professeur Barthez. Cette saignée ne saurait convenir, en effet, au début de la fluxion ou dans sa plus grande intensité, puisque, quelque affaiblissante qu'elle puisse être, elle favorise les mouvements fluxionnaires vers la tête , tandis que l'indication la plus essentielle , la plus urgente, est de les appeler ailleurs. Ajoutez encore que la compression exercée sur l'ouverture de l'artère pour arrêter le sang , et le bandage dont il faut envelopper la tête, peuvent activer aussi la fluxion : la première , en produisant une certaine douleur; le second, en gênant la distribution du sang dans le cuir chevelu, le front et les muscles temporaux, et par suite en forçant ce liquide à se porter en plus grande quantité à l'intérieur. Que l'on veuille remédier le plus promptement possible à la pléthore qui est si souvent la cause des fluxions sanguines, nous sommes parfaitement du même avis; mais on le peut certainement tout aussi bien au moyen de la saignée du bras que par l'artériotomie, attendu qu'avec l'une il est facile d'obtenir une émission sanguine aussi abondante que celle que l'on obtiendrait avec l'autre.

Serait-ce lorsque la fluxion a perdu toute son intensité , et quand il s'agit seulement de remédier à la congestion qui en a été l'effet, que l'on devrait recourir à l'artériotomie ? Mais la saignée à la jugulaire et des applications de sangsues peuvent très-bien suffire pour atteindre ce but; la saignée du cou dégorge d'ailleurs directement les sinus de la dure-mère et indirectement tout le système vasculaire encéphalique, au lieu que la saignée de l'artère temporale ne peut avoir que deux effets absolument nuls pour la congestion : l'un de débilitation, et l'autre très-momentané , la diminution dans le transport du sang à la surface extérieure du crâne.

D'après ces motifs , nous sommes porté à considérer l'artériotomie comme inutile et souvent dangereuse dans le traitement de l'apoplexie ou des fluxions sanguines vers le cerveau.

SCIENCES MÉDICALES.

De la marche du cancer.

Le cancer se présente sous deux formes : l'une, nommée indifférement squirrhe, cancer occulte, cancer non ulcéré ; l'autre, cancer ulcéré, cancer au plus haut degré.

La forme squirrheuse précède la forme ulcéreuse toutes les fois que le cancer a son siége primitif dans le tissu cellulaire ou dans le parenchyme d'un organe quelconque. La forme ulcéreuse peut être primitive, lorsque la cause essentielle du cancer porte son action principale sur la peau ou sur quelque membrane, notamment les membranes muqueuses et la membrane médullaire.

Cancer occulte. Bien que l'induration soit un des caractères anatomiques du squirrhe, il ne s'ensuit pas qu'on doive regarder comme squirrheuses toutes les tumeurs accompagnées de ce phénomène. Le squirrhe se rattache à une affection générale, du moins dans le principe de sa formation ; et comme cette affection a la plus grande affinité avec l'affection cancéreuse, dont elle ne semble être qu'une modification ou une première ébauche, il s'ensuit qu'elle se distingue de toute autre induration par ses dispositions : 1° à s'adjoindre l'un des principaux symptômes du cancer, les douleurs lancinantes ; 2° à s'ulcérer. Le squirrhe qui précède le cancer est presque toujours inégal et bosselé ; dans quelques cas, il est unique ou bien composé de plusieurs tumeurs, qui sont tantôt réunies, tantôt séparées par des intervalles assez considérables. Parvenu à un certain volume, il contracte pour l'ordinaire des adhérences avec la peau et les parties environnantes ; mais quelquefois il demeure libre jusqu'à l'époque où il vient à s'ulcérer.

Sa dureté est tantôt celle de la pierre, tantôt celle d'un cartilage et même de substances moins dures. En général, plus leur consistance est solide, plus leur marche est lente et chronique.

Le squirrhe suit dans son développement deux périodes : l'une, dans laquelle il est complétement indolore et simple ; l'autre, dans laquelle il est le siége de douleurs lancinantes, et constitue le cancer désigné par les auteurs sous l'épithète d'occulte.

1° Tandis que le squirrhe n'est qu'à la première période, il produit peu de symptômes, à moins qu'il ne se développe dans des organes essentiels, comme le cerveau, l'estomac, ou dans le voisinage d'un organe important dont il dérangerait les fonctions, comme par exemple s'il se formait dans l'orbite, à la prostate, etc. Toutefois, dans quelques circonstances, il peut naître une tumeur squirrheuse au sein d'un organe profondément situé, sans que rien la révèle. Le squirrhe extérieur peut lui-même rester fréquemment ignoré, ou bien ne s'annoncer que par ses caractères physiques, sa masse, son poids et sa consistance. Dans le principe, le squirrhe n'a que le volume d'une petite noisette ; mais il peut, après un temps plus ou moins long, acquérir un volume considérable. Très-souvent il détermine l'hypertrophie ou l'engorgement des tissus qui l'environnent.

2° Le squirrhe, celui des mamelles surtout, reste quelquefois indolent pendant longues années, tandis que d'autres fois il passe à l'état du cancer occulte, au bout de quelques mois. Cette funeste dégénération est tantôt spontanée, tantôt provoquée ou accélérée par des causes extérieures, telles que des applications irritantes, des froissements, des contusions, etc.

Tant que la tumeur squirrheuse a été indolente, ses progrès étaient lents et presque insensibles ; mais, dès que les douleurs s'y sont déclarées, elle ne tarde pas ordinairement à prendre une marche rapide, et c'est alors qu'il prend le nom de cancer occulte. Ces douleurs que l'on nomme lancinantes, donnent la sensation de coups d'aiguille ou d'un trait de feu qui traverserait la tumeur ; chaque jour elles augmentent d'intensité et de fréquence ; elles privent le malade de

sommeil, et parfois elles sont violentes, au point de leur arracher des cris aigus. La tumeur s'accroît quand elle est extérieure ; la peau qui la recouvre contracte des adhérences, se crispe et prend une couleur rougeâtre, livide; les veines superficielles deviennent très-apparentes.

Indépendamment de ces symptômes locaux, il survient souvent dans la nuit des mouvements fébriles; la peau, presque toujours chaude, sèche, prend une légère teinte jaune-paille; l'appétit se déprave, les digestions se font mal, et le corps maigrit sensiblement.

Cancer ulcéré. Bientôt il se forme, sur le point le plus saillant de la tumeur, une petite fissure d'où s'écoule un peu de sérosité ; les bords de cette fissure s'écartent ensuite progressivement, s'épaississent, se renversent, se durcissent et prennent un aspect lardacé. La surface de l'ulcère se couvre de végétations rougeâtres, qui saignent au moindre contact, et fournissent une suppuration ichoreuse ou sanieuse plus ou moins abondante et d'une odeur fétide *sui generis*. Les douleurs, tour à tour lancinantes et gravatives, sont tellement intenses que rien ne peut les calmer. Tandis que ce hideux ulcère s'agrandit dans tous les sens, et qu'il ronge toutes les parties environnantes, sans épargner les vaisseaux artériels et veineux, il donne lieu à de fréquentes hémorrhagies, qui sont suivies quelquefois d'une diminution momentanée des douleurs, mais qui ne laissent pas d'affaiblir.

Les symptômes généraux naissent dans une proportion égale aux symptômes locaux. La fièvre hectique, maintenant bien prononcée, a des paroxysmes plus intenses et plus prolongés; elle s'accompagne d'une toux sèche, aigre, de sueurs nocturnes et de tous les symptômes de la cachexie ; le teint est promptement jaune-paille ; les chairs sont d'une mollesse remarquable et dans un état voisin de l'œdème ; la face est quelquefois bouffie ; il existe une répugnance invincible pour les aliments ; il y a tour à tour constipation opiniâtre et diarrhée colliquative ; enfin, la vie s'éteint au milieu des souffrances les plus cruelles.

Les ulcères *cancéreux ou carcinomateux*, nommés *noli me tangere*

par les anciens, diffèrent du cancer ulcéré en ce qu'ils sont précédés seulement de l'inflammation dite ulcérative et non par une tumeur squirrheuse : on les voit quelquefois succéder à d'autres ulcères. Ils commencent par un petit bouton ou par une éruption pustuleuse légère, dont rien ne peut faire présager les terribles suites. Mais bientôt l'inflammation s'empare de cette pustule, et la change en un ulcère qui produit des douleurs lancinantes et fournit de temps en temps un peu de matière ichoreuse. Dans le principe, il se recouvre d'une croûte noirâtre; ses bords sont très-durs recoquillés, très-durs et saignants ; au moindre contact sa surface offre des végétations nombreuses, très-rouges dans quelques points, grisâtres dans d'autres. L'ichor qui en découle est d'une odeur fétide toute spéciale. Les veines voisines sont variqueuses; le tissu subjacent est d'une couleur, d'une consistance lardacée. Mais pousserions-nous plus loin l'exposé de la marche de l'ulcère cancéreux, puisque, à dater du moment qu'il a tous les caractères propres au cancer, il se comporte comme le cancer ulcéré.

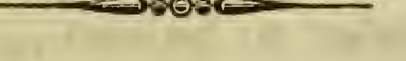


Considérations générales

SUR LA CHLOROSE

observée

DANS LES ILES DE L'ARCHIPEL GREC.



Si le sexe a de quoi nous intéresser sous le double rapport de la société qu'il embellit et de la régénération à laquelle il a tant de part, quel sujet de tristesse et de méditation n'offre-t-il pas à l'âme compatissante qui envisage les dangers dont il est environné aux différentes époques de la vie !

(Capuron, *Maladies des femmes.*)

TOPOGRAPHIE. — ÉTIOLOGIE.

La mer Egée, nommée aujourd'hui par corruption l'Archipel, se présente comme la continuation de la grande vallée aquatique dont le Bosphore est une gorge. Le terrain de ces îles est purement volcanique, les rivages calcaires sont presque partout coupés à pic, et leurs couches, placées comme par un renversement dans une position verticale, semblent indiquer des enfoncements et des affaissements. Des morceaux de soufre pur remplissent les fentes des rochers; les sources d'eaux minérales et chaudes jaillissent sur différents points; on y respire quelquefois une odeur sulfureuse. Sur certaines îles le terrain est

spongieux, rempli de crevasses et de cavernes; il présente souvent des tremblements de terre; aussi des villages menacés d'être engloutis par la crue des eaux ont-ils été abandonnés, et les habitants se sont réfugiés sur le continent.

L'Archipel grec offre le climat le plus heureux de toute l'Europe; les blés mûrissent de meilleure heure que dans l'Attique; la température y est délicieuse depuis le mois de mars jusqu'à la fin de novembre; on n'y voit jamais la neige et des gelées dans la plaine. Sous un si beau climat, les orangers et les arbres fruitiers sont complétement étrangers; on y trouve seulement la vigne qui donne des produits peu avantageux; les vins contiennent beaucoup de principes sucrés, et le palmier, qui autrefois était très-abondant, ne s'y trouve plus aujourd'hui. L'acanthe à feuille de chardon, la chicorée épineuse, les labiées y dominent; mais ce que l'œil y distingue avec plus de plaisir, c'est le laurier-rose et le câprier en buisson, l'un dessinant le cours des ruisseaux et l'autre se groupant sur les rochers. Le coton est encore une production avantageuse du pays.

Le chemin de l'Asie-Mineure, sur lequel les Cyclades se trouvent placées, avait fait de ses habitants un peuple commerçant; mais plus tard, lorsque la barbarie turque eut appesanti ses chaînes sur lui, il se livra à la piraterie, et enleva, par le désir de rapine, plus de cent millions à l'Europe. Ces îles n'étaient qu'un repaire de brigands, livrés à leurs désordres, à leurs excès, à leurs horreurs. De nos jours, la Grèce, s'étant érigée en gouvernement monarchique, a entraîné dans son organisation les îles de l'Archipel, dont les habitants semblent encore regretter la tyrannie turque. Aussi leur férocité ne s'adoucit-elle qu'imparfaitement, et cela parce qu'ils dédaignent les travaux de l'industrie manufacturière, la culture de la philosophie et des arts, les entreprises du commerce, travaux les plus propres à régénérer leur ancienne splendeur.

Parmi les Cyclades, je considérerai d'abord les plus remarquables. Quoique l'île de Syra soit souvent représentée comme insignifiante, je n'hésiterai pas à la regarder comme la plus commerçante de l'Archipel;

c'est là que vient aboutir tout le commerce de l'Europe, de la Turquie et de l'Egypte. Pendant la guerre de l'indépendance, les Grecs s'y portèrent en foule du continent, et le commerce s'y concentra ; Syra devint l'entrepôt des substances qu'on apportait du dehors pour nourrir la Grèce. Tout le sol dévasté ne produisait pas assez pour fournir aux besoins des habitants dispersés. Je dois rappeler qu'elle doit aussi sa prospérité à ce qu'elle était devenue l'entrepôt des corsaires.

Si je parcours l'île de Naxie, je vois qu'elle est la plus belle, la plus fertile des îles de l'Archipel grec. Placée aux environs de Paros, elle semble dominer les autres îles par la hauteur de ses montagnes. Comme l'inondation du Nil fait la principale richesse de l'Egypte, de même les pluies d'hiver font celle de Naxie. Son sol est de la meilleure qualité, surtout dans les plaines et les vallées ; les montagnes même se prêtent à la culture, et rendent avec assez de profit la semence qu'on leur confie. L'air est sain à Naxie; cette île, comparée aux autres Cyclades, présente un très-beau climat. Les maladies qu'on y observe sont moins remarquables qu'aux îles environnantes ; des fièvres intermittentes, des dyssenteries s'y remarquent pendant l'été. Les Naxiotes sont très-heureux ; ils ne sont pas exposés aux maladies des autres îles, soit par la fertilité du pays, soit par la civilisation que la résidence de plusieurs Européens et la présence de quelques prêtres français y font progresser.

Si je quitte l'île de Naxie pour jeter un coup-d'œil sur les autres îles qui composent l'Archipel grec, je ne verrai qu'un pays d'où la nature inhospitalière semble rejeter la race humaine et celle des animaux inférieurs; aussi faut-il à l'insulaire du courage, de la constance et de l'énergie pour pouvoir se créer les sources de ses besoins, et souffre-t-il sans répugnance toutes les misères humaines. Comme il a exercé pendant long-temps la piraterie, ayant épuisé le fruit de ses brigandages, il est réduit à vivre de ses travaux en remuant une terre ingrate et pierreuse. L'état hygiénique du pays n'est pas avantageux aux habitants; pauvres, ils ne recherchent que les aliments les plus nécessaires à la vie ; souvent ils se procurent une nourriture malsaine

et insuffisante, leur corps dépérit, et les terres restent incultes. En vain dans ces îles voudrait-on se livrer aux illusions, la triste vérité vous poursuit: on ne voit que des loges de boue desséchées, plus propres à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes. En général le pays est inculte; le sol est sec, monotone, sauvage, et d'une couleur jaune, cendrée et flétrie (1).

La plupart des maisons sont bâties sur pilotis, et l'on n'a pas, le plus souvent, pris la peine de combler les vides qui existent entre les pieux sur lesquels elles s'élèvent; elles sont petites et mal disposées. Les habitants entassés s'infectent les uns les autres par leur malpropreté; ils vivent pêle-mêle avec les animaux domestiques. Les rues sont sales et remplies d'ordures; l'incurie d'une population sans prévoyance, sans hygiène, accumule des matières putrescibles dans des cloaques situés souvent près des habitations. Les boutiques sont remplies de denrées avariées et de poissons pourris.

---

(1) « Mais toutes ces îles, si riantes autrefois, ou peut-être si embellies par l'imagination des poètes, n'offrent aujourd'hui que des côtes désolées et arides. De tristes villages s'élèvent en pain de sucre sur des rochers, ils sont dominés par des châteaux plus tristes encore, et quelquefois d'une double ou triple enceinte de murailles. On y vit dans la frayeur perpétuelle des Turcs et des pirates. Comme ces villages fortifiés tombent cependant en ruine, ils font naître à la fois dans l'esprit du voyageur l'idée de toutes les misères. Rousseau dit quelque part qu'il eût voulu être exilé dans une des îles de l'Archipel: l'éloquent sophiste se fût bientôt repenti de son choix; séparé de ses admirateurs, relégué au milieu de quelques Grecs grossiers et perfides, il n'aurait trouvé que des vallons brûlés par le soleil, ni fleurs, ni ruisseaux, ni ombrage; il n'aurait vu autour de lui que des bouquets d'oliviers, des rochers rougeâtres tapissés de sauge et de baume sauvage; je doute qu'il eût désiré long-temps continuer ses promenades, au bruit du vent et de la mer, le long d'une côte inhabitée. »

(Itinéraire de Jérusalem à Paris et de Paris à Jérusalem, par le vicomte de Châteaubriand, tom. II, pag. 11.)

A la malpropreté rebutante de la population, il faut rattacher l'abus des liqueurs spiritueuses, des pâtes, des bouillies lourdes, gluantes, indigestes, d'autres aliments crus, aigres, épicés, corrompus, fétides et qui ne peuvent fournir qu'un chyle pauvre et mal élaboré, rendent l'organisme moins susceptible de résister à l'action des produits délétères qui infectent l'air qu'on respire, et qui, condensés par la fraîcheur des nuits, inondent toutes les surfaces d'absorption, les imprègnent, les pénètrent, et par leur mélange avec le sang et par leur contact délétère sur les organes principaux font naître différentes maladies.

On y voit encore des maisons construites dans le roc, d'autres avec de la boue à peine sèche. Le degré d'humidité doit être au summum, si l'on considère l'eau qui filtre à travers les fissures, celle que les pluies y introduisent accidentellement; enfin, celles qui imbibent les nattes dont se servent les habitants, sont autant de sources d'humidité, dont les effets sont encore favorisés par la stagnation de ces eaux à la partie la plus déclive des maisons et par la température de l'air ambiant, immobile lui-même. Cet air doit être excessivement impur; l'eau dissout les parties extractives du bois; la chaleur et l'humidité favorisent sa corruption, la fermentation, la putréfaction des matières végétales et animales du bois, du chanvre, des vivres qui s'y trouvent accumulés, des insectes et des rats qui meurent et s'y corrompent. De ce mélange émane une quantité prodigieuse de gaz plus ou moins pernicieux; ces gaz se dégageant entraînent avec eux des atomes de matière putride, qui répandent une odeur infecte et qui constituent probablement les miasmes.

Les eaux de ce pays sont presque toutes saumâtres; elles ont une grande influence sur l'économie, et une influence directe sur les habitudes de l'intelligence, sur les affections et sur les penchants. Ces eaux, chargées de dissolutions végétales putrides, de substances terreuses, ou d'une quantité considérable de sulfate de chaux, agissent d'une manière très-pernicieuse sur les organes de la digestion. Leur usage produit différentes espèces de maladies chroniques, toutes

accompagnées d'un état d'atonie remarquable, et d'une grande débilité du système nerveux. Cette atonie ou cette débilité tiennent l'esprit dans un état d'abattement qui se caractérise par l'anéantissement presque absolu de toutes les fonctions par un état d'imbécilité.

D'après la disposition de leurs habitations, les insulaires sont le plus souvent plongés dans la triste obscurité d'un réduit méphitique ; la soustraction de la lumière enraie le développement de leurs formes et nuit à l'accroissement de la masse. En effet, l'homme, en sa qualité d'animal à sang chaud, est destiné à vivre dans une atmosphère libre et riche en oxygène ; il manquera de cette première condition, ses poumons n'arriveront point au degré de développement dont ils sont susceptibles, l'homme se trouvera au-dessous de son type originel, mais ce n'est pas encore tout ; lorsque l'air qui l'entoure n'est pas suffisamment renouvelé, il est nécessairement privé de lumière et supersaturé d'eau. Cette double cause de langueur ajoute toujours à la première, car le défaut de lumière est pour l'homme la privation d'un stimulus nécessaire à son développement. En effet, c'est en vain qu'il trouverait une nourriture abondante, il ne pourrait pas en tirer parti, si les organes ne sont rendus aptes à une assimilation parfaite par un air approprié au besoin de son organisme.

Nul individu n'éprouve au même degré que la femme les atteintes énervantes ; aussi faut-il avouer que l'influence de toutes les causes précédemment indiquées diminue chez elle la puissance de reproduction et affaiblit le penchant au plaisir de l'amour. Il faut conclure de là avec raison, que l'altération profonde d'un penchant sur lequel reposent presque tous les sentiments expansifs de la nature, suffit pour changer l'ordre des rapports sociaux, pour arrêter les progrès de la civilisation, pour soustraire l'énergie et l'activité de tous les organes, et particulièrement de l'organe pensant et du centre nerveux principal. Chez ces femmes les fibres sont originairement plus molles, les organes de la génération manqueront d'énergie, le système nerveux n'aura qu'une faible activité, c'est-à-dire que les sources de la vie y seront moins abondantes ; la puberté, la jeunesse et les premières

années de l'âge mûr n'amèneront pas de changements qui caractérisent ces époques de la vie; la circulation sera plus lente et la chaleur plus faible, l'assimilation se fera mal, la sanguification et la production de la chaleur seront dégradées immédiatement, la sensibilité des extrémités nerveuses s'émoussera, le système cérébral lui-même s'assoupira, les fibres charnues ne seront sollicitées que par de faibles excitations, perdront graduellement leur ton naturel, et la force totale des muscles s'énervera, s'engourdira. On ne remarquera point chez elles l'appétit vif et les digestions rapides; les sensations auront peu de vivacité; de là résulteront des mouvements faibles et lents, de là une tendance générale et toutes les habitudes vers le repos. Comme les fonctions vitales n'éprouveront pas de grandes résistances à cause de la souplesse et de la flexibilité des parties, leur état habituel sera doux et tranquille; comme les organes n'éprouveront chez elles que de faibles irritations, comme les impressions reçues par les extrémités nerveuses se propageront avec lenteur, on n'apercevra ni vivacité, ni gaîté brillante.

Dans certaines îles les femmes sont souvent énervées avant que leur corps ait pris tout son accroissement; elles languissent dans un état d'impuissance précoce, et cet état leur est d'autant plus importun, qu'autour d'elles quelquefois tout retrace les images de la volupté, et va réveiller dans leur cœur éteint les dernières étincelles du désir; mais les sens ne se raniment pas toujours au gré de l'imagination: voilà pourquoi l'abus et l'usage des drogues stimulantes est général dans ces îles. Or, cet abus achève d'user les corps radicalement affaiblis, et les livre à tous les dégoûts, à toutes les incommodités d'une vieillesse hâtive; les maladies hypochondriaques les plus sombres, les penchants les plus bizarres et les plus égarés, l'immoralité la plus profonde, la cruauté la plus froide en sont fréquemment la suite fatale. Elles restent étrangères aux vrais biens de la vie humaine; elles n'en connaissent que les longues amertumes et les douleurs. Les complexions généreuses, expansives, aimantes, qui sont sympathiques, qui attirent partout l'amitié ou qui provoquent l'amour, leur sont incon-

nues. Heureuses encore , parce que l'irréflexion et l'ignorance sont assez complètes chez elles pour les dérober aux sentiments de leurs maux, ou pour les aider à s'y résigner stupidement, en ne leur laissant pas même soupçonner que leur destinée puisse être plus douce!

Si je compare les Grecs des îles à ceux du continent, je verrai, au contraire les habitants de la terre-ferme être en général plus vifs, plus alertes; ils ont un teint mieux coloré et plus animé; tout jusqu'au son de leur voix se ressent de l'influence qu'exerce sur eux un local favorable. Sensibles et prompts, ils sont plus susceptibles de sentiments passionnés; ils présentent une santé, une vigueur, une longévité, un caractère moral que n'offrent pas les insulaires. Un instinct heureux les dirige et les ramène au sang-froid de la sagesse, et rend chez eux les fonctions de la vie plus complètes et plus parfaites. Je ne doute pas que la supériorité de ces habitants ne soit due, en partie, à ce que dans un terrain plus fertile et mieux cultivé toutes les productions sont plus nourrissantes et plus savoureuses, et qu'elles y contractent par la culture des qualités supérieures.

Dans l'Archipel, les femmes, nubiles à l'âge de huit ans, sont flétries à vingt: heureuses encore, si l'état chlorotique ne leur a pas enlevé l'instinct de ces passions fougueuses qui caractérisent cet âge! Elles sont traitées en enfants, et la raison, si elle survient, ne saurait leur donner un empire dont la beauté n'a pas eu le temps de jeter les premiers fondements. Cette raison, éminente dotation de l'espèce humaine, n'a pas d'ailleurs, à de bien rares exceptions près, une croissance spontanée; elle se cultive, elle se mûrit; mais lorsque les soins, les conseils, l'expérience même, lui ont manqué, l'ignorance l'étouffe et les passions l'égarent: aussi l'épouse a-t-elle rarement l'idée de ses devoirs, elle passe ses jours sans réflexion, sa tête est vide, son âme creuse, l'ennui la dévore; elle n'a même pas quelquefois les soins domestiques pour remplir l'abîme de ses moments.

D'après ce que j'ai dit précédemment, les causes de la maladie qui fait l'objet de mon travail ne sauraient être révoquées en doute. J'admets aussi que ces causes forment autant de conditions favorables

ou même nécessaires à la production de la chlorose ; que leur énergie sera d'autant plus grande, qu'elles se prêteront mutuellement appui, c'est-à-dire qu'elles tendront à imprimer à l'économie une même modification.

SYMPTOMATOLOGIE.

Quelquefois la maladie s'annonce par des phénomènes précurseurs qui, sans avoir trait directement à l'affection principale, peuvent en être ultérieurement la conséquence. Les symptômes ordinaires sont les suivants : pâleur excessive, jaunâtre, quelquefois verdâtre ; lividité des paupières, bouffissure de la face, blancheur des lèvres et de la conjonctive, expression triste des yeux; sécheresse, teinte terreuse de la peau ; flaccidité des chairs, œdématie des pieds; diminution de l'appétit ; anorexie complète, dyspepsie ; pica, malica ; nausées, vomissements ; pouls petit, fréquent ; palpitations continues ou intermittentes, qui simulent une maladie du cœur ; battements plus violents dans les artères du cou, qui font entendre un bruit de soufflet ou une sorte de roucoulement. Les malades cherchent le repos ; gêne de la respiration, qui est surtout difficile quand le malade monte un escalier ; lassitude spontanée, tout exercice est pénible et fatigant ; elles aiment la solitude, sont en général tristes, laissent échapper des soupirs, des larmes involontaires. Si la menstruation continue, ses périodes deviennent plus courtes, irrégulières ; la quantité de sang excrété diminue ; ce fluide devient plus pâle et plus séreux. Au retour des périodes menstruelles, il s'y joint de la cardialgie, des syncopes ; il en résulte alors une morne tristesse et une teinte de mélancolie qui dénature le caractère du mal. Les malades sont tourmentées d'idées sinistres ; la maladie continuant son cours, il survient de la céphalalgie, l'abdomen devient tendu et douloureux, il se développe des affections organiques, et la fièvre hectique vient souvent terminer la scène. L'ordre dans lequel se développent ces symptômes est toujours constant, puisque la maladie est pour ainsi dire congéniale et endémique dans les îles. Les mêmes causes la prédisposent chez toutes les femmes.

Dans un pays fertile et civilisé, la chlorose peut se terminer par la santé, soit lorsque les progrès de l'âge amènent un changement favorable dans la constitution, ou que les causes cessent d'agir, soit lorsqu'on lui oppose un traitement convenable. Si, au contraire, on ne peut soustraire les malades à l'influence des causes qui l'ont produite, si on les soumet à un traitement mal entendu, si la maladie est trop avancée, si la constitution est trop affaiblie et qu'il y ait des affections organiques, si les causes qui y donnent lieu sont nombreuses, la chlorose devient incurable: c'est ce que j'ai observé dans les îles, où toutes les ressources d'un traitement même hygiénique ne pouvaient être procurées. Aussi certaines femmes restent stériles, l'appareil générateur qui éternise l'espèce n'est plus stimulé, et l'on voit beaucoup d'entre elles qui ne portent jamais au-delà d'un certain temps leurs enfants, dont l'immaturité ne peut être révoquée en doute; aussi ces malheureux ne paraissent avoir qu'une vie végétative, et plusieurs ne donnant aucune étincelle de raison sont un des plus tristes tableaux des misères humaines.

TRAITEMENT.

Cette maladie étant identique dans sa nature et dans sa marche, ses causes n'étant pas très-variables, il est évident que son traitement doit être identique, et qu'il doit varier seulement suivant les périodes de la maladie, la constitution du malade, l'intensité plus ou moins grande des symptômes, et suivant les complications.

La première indication qui se présente ici comme dans toute maladie et plus impérieusement que dans bien d'autres, c'est de soustraire les chlorotiques à l'empire des causes prédisposantes et occasionnelles. Aussi faudrait-il changer le régime des malades, parce que, les effets persistant, il suffirait de les laisser dans le même état afin qu'elles vécussent sans cesse environnées des mêmes circonstances locales pour éprouver l'action des mêmes objets, en un mot pour recevoir constamment les mêmes impressions.

Au lieu d'un pays hérissé de rocs, de terres incultes que présentent

toutes les îles, si les habitants couvraient de vignobles ou d'arbres à fruits les coteaux et la plaine, s'ils les revêtaient de verdure et de doux ombrages, on observerait alors plus de constance dans la température; l'abondance des eaux, une grande diversité dans le caractère des objets environnants contribueraient puissamment à pallier la maladie; et pour peu que le régime, les travaux et les diverses causes morales pussent favoriser leur état, une amélioration sensible deviendrait bientôt commune à tout le pays, ce qui donnerait de bonnes qualités aux habitants.

Le but que l'on doit se proposer ensuite est d'imprimer plus d'énergie à la nutrition et à la sanguification, et, dans la plupart des cas, de stimuler et de fortifier les organes génitaux. On doit aussi compter sur l'emploi bien entendu des moyens hygiéniques; mais on rencontre surtout de grands obstacles dans la disposition physique et morale des malades.

Le caractère des aliments, secondant l'influence des autres impressions, doit en fortifier les résultats; on emploiera les aliments d'une facile digestion, contenant beaucoup de matière nutritive, et légèrement excitants.

Une habitation sèche, bien aérée et bien éclairée, dans un air vif et sec, est une condition qu'il faut tâcher d'obtenir.

Un exercice modéré est un auxiliaire important. La disposition à la tristesse aggravant nécessairement l'état des malades, tous les moyens physiques et moraux propres à amener la distraction de l'esprit seront utiles dans tous les cas; les voyages, sous ce rapport, sont très-recommandés. Quelle que soit l'aversion que l'exercice inspire aux malades, quelque raisonnement qu'elles mettent en usage pour prouver qu'il leur est nuisible, il faut insister sur son emploi, car c'est un des meilleurs moyens pour combattre la maladie; il faut qu'il soit proportionné à l'état des forces. La promenade sur l'eau, à pied, dans des lieux ouverts et accompagnés d'une douce distraction, est l'exercice qui convient spécialement; les malades se plaignent d'abord de la fatigue que l'exercice leur cause, mais peu à peu cet inconvénient diminue et finit par disparaître

La danse réunit à tous les avantages de l'exercice général, celui de plaire le plus ordinairement aux malades ; ainsi, la danse grecque, dont les mouvements ne sont pas accélérés, convient parfaitement. Rien n'est plus propre à calmer le trouble nerveux que de rompre les habitudes du malade. Puisqu'il est d'observation que les plaisirs de l'amour provoquent les règles, le mariage deviendrait aussi un moyen curatif dans la chlorose ; au reste, ce serait souvent une ressource utile pour terminer les effets destructeurs d'une passion vive, qui aurait porté dans les fonctions un trouble dont les suites seraient contraires à la conservation de la santé. Hippocrate recommandait qu'on mariât les filles chlorotiques dans l'invasion de la maladie ; il ajoute aussi que, si elles conçoivent, leur guérison est certaine.

L'usage des vins généreux, les frictions sèches ou aromatiques sur tout le corps, les bains de vapeur simples ou aromatiques, les vêtements de flanelle seront conseillés. Il faut joindre à ces moyens généraux, qui ont pour but de répartir l'excitation sur tous les tissus, l'emploi de quelques topiques locaux, tels que les demi-bains peu chauds, les lotions fréquentes avec les liquides astringents. Les bains d'eaux minérales ont été préconisés depuis long-temps, et la stimulation qu'ils exercent sur la peau a paru dans maintes occasions régulariser certaines fonctions, au grand avantage de l'état général de l'organisme.

Des plantes de la famille des labiées sont très-répandues dans les îles ; elles sont très-avantageuses dans la maladie citée ; je les ai employées en infusions, en fumigations, et même en teinture, dont on frictionnait les extrémités. La rhue, quoiqu'elle soit un stimulant à prescrire avec circonspection, doit être préconisée dans cette maladie ; elle agit avec beaucoup d'activité sur l'utérus, et active le cours des menstrues retardé par une cause débilitante.

Quoique le seigle ergoté ait été préconisé dans les maladies qui dépendent de la laxité de l'utérus, je ne conseillerai guère d'en faire usage dans cette maladie, surtout si un organe de l'économie est enflammé.

On retire de bons avantages du vin d'absinthe, employé soit seul, soit joint à du vin ordinaire ; on le donne à la dose de deux à huit onces par jour. La poudre d'absinthe, mêlée à un poids égal de sous-carbonate de fer ou limaille d'acier, est administrée en pilules dans le même but : c'est à la dose de dix à quinze grains par jour pendant un, deux, trois, jusqu'à quatre mois. L'infusion d'absinthe est généralement usitée à défaut d'armoise, de rhue et de préparations martiales, pour solliciter la congestion menstruelle.

Lorsque la maladie est ancienne, les moyens cités plus haut ne réussissent pas toujours ; et pour éviter le triste état qui empoisonne la vie des femmes et flétrit trop souvent leur jeunesse, les médecins ont cru trouver le remède spécifique.

Les médicaments qui réussissent le mieux et qui en même temps sont spécialement indiqués par la nature de la maladie, sont les toniques, tels que les amers, et surtout le fer et ses diverses préparations : c'est ordinairement le remède par excellence, soit seul, soit uni à d'autres médicaments. Parmi les substances minérales dont les eaux et les productions de la terre peuvent être chargées, il n'en est aucune peut-être qui soit plus commune et qui cependant agisse avec plus d'efficacité que le fer ; aucune n'est plus capable d'augmenter la vigueur générale des organes, de communiquer à l'âme ce degré d'énergie qui peut en être regardé comme l'effet immédiat. Dans l'Archipel, une grande quantité de sources contiennent du fer, tantôt plus ou moins oxidé, tantôt à l'état salin plus ou moins complet. Comme le sol de ces pays est très-ferrugineux, on le mange, on le boit, on le respire même.

Il est souvent nécessaire d'employer plusieurs préparations ferrugineuses avant de trouver celle qui convient le mieux aux malades : ainsi, dans quelques cas, la limaille de fer paraît préférable à tout autre moyen, et chez certaines chlorotiques, il faut, pour triompher de la maladie, lui associer les amers et les excitants. Le sous-carbonate de fer, préparé à la manière de Blaud, a le mieux réussi. La formule qu'il a communiquée est celle qui est généralement adoptée ; il en a

constaté l'efficacité dans les cas de chlorose les plus invétérés, et cette préparation mérite d'autant plus d'être recommandée, que les essais que plusieurs médecins en ont faits et que j'ai moi-même répétés ont été des plus heureux. On doit la regarder comme réellement spécifique dans cette affection ; elle consiste dans un mélange de sulfate de fer et de sous-carbonate de potasse, quatre gros de chaque médicament ; on ajoute du mucilage et une poudre inerte pour en faire quarante-huit pilules, qui devront durer pendant quinze jours. Ce médicament peut être donné à des doses considérables, sans jamais produire aucun effet vénéneux.

On voit, sous l'influence de ce traitement, l'appétit se développer, les digestions jusque-là languissantes s'améliorer, l'hématose devenir plus parfaite, le sang acquérir plus de couleur et de plasticité, le pouls plus de force et de plénitude, la circulation, la respiration même se régulariser, la nutrition s'opérer avec plus d'activité, la force musculaire s'accroître, la vie se réveiller en quelque sorte ; enfin, tous les attributs de la santé succéder peu à peu aux funestes insignes de la maladie. En même temps la chaleur générale augmente, la tonicité est plus manifeste, la peau décolorée s'anime, certaines sécrétions ou excrétions imparfaites se rétablissent et se régularisent, l'absorption enfin renaît, et des congestions, des épanchements, résultats de l'atonie générale, disparaissent à mesure que se développent le ton, la vitalité de toute l'économie. On conçoit bien qu'un pareil traitement, sévèrement suivi et aidé du régime, puisse triompher d'une maladie rebelle.

Tel est le traitement que l'on doit suivre lorsque la chlorose est exempte de complication ; mais il arrive qu'elle existe avec les scrophules, le scorbut ou une affection nerveuse. Alors on obtiendra plus sûrement la guérison, si l'on emploie les médicaments qui ont été spécialement recommandés dans ces maladies, et dont une longue expérience a confirmé l'efficacité : ainsi l'iode trouvera son application dans le premier cas. Le professeur Dugès s'en servait avec succès ; il donnait dix gouttes d'hydriodate de potasse par jour, et employait à

l'extérieur la pommade hydriodatée, à la dose d'un demi-gros, dans une once de saindoux.

Dans le cas où les pâles-couleurs seraient concomitantes d'une diathèse scorbutique, il faudra employer, outre le traitement tonique que nous avons indiqué, toutes les plantes fournies par la famille des crucifères : le cresson, le raifort, etc.

Si la chlorose se complique d'inflammation du tube digestif, on doit alors diriger le traitement sur la muqueuse gastro-intestinale qui bien souvent aura été affectée la première ; on donnera les bains, on appliquera quelques sangsues sur la région épigastrique, et l'on soumettra le malade au régime maigre ; on sera très-circonspect dans l'emploi des anti-phlogistiques, et d'autant plus qu'il est des cas où l'on a pris pour des phlegmasies, de véritables névroses qui auraient disparu devant un traitement à la fois tonique et anti-spasmodique.

Ayant eu occasion de séjourner pendant long-temps dans les îles de l'Archipel grec, pendant que j'étais embarqué sur différents vaisseaux, j'ai prescrit l'usage des ferrugineux à plusieurs familles dont les enfants étaient depuis des années entières pâles et décolorés, et chez lesquels, par défaut de nourriture, l'hématose se faisait mal : tout en leur prescrivant ces remèdes héroïques, je tâchais en même temps de les soustraire aux causes qui avaient produit la maladie. Pour obtenir quelque résultat, il fallait que les malades fussent douées de courage, de raison et de persévérance.

De combien de difficultés cette médication n'était-elle pas entourée ! Quelle persévérance ne fallait-il pas montrer ! Et cependant j'ai été assez heureux pour que mes soins assidus n'aient pas été stériles. Je pense que les moyens hygiéniques que j'ai prescrits à quelques insulaires tourneront à leur profit, et dissiperont certaines maladies qui les désolent depuis longues années.

La médecine ne sera toujours que d'un bien faible secours, si la civilisation ne répand pas ses bienfaits dans ces îles infortunées. Lorsque l'instruction aura pénétré dans cette partie de la Grèce que nos armes ont affranchie, au lieu d'un peuple chétif et misérable, d'un sol

maigre et stérile, nous verrons une population belle et vigoureuse, et un sol que l'agriculture fertilisera ; des vues plus éclairées, plus humaines, dirigeront l'administration des secours publics ; alors la disposition générale des esprits, l'expérience et les progrès de l'industrie amèneront d'heureux changements. Cette civilisation, qui, par la douceur des mœurs, éloigne tous les crimes et fait vivre les humains comme des frères, pourra favoriser la population et développer les sentiments de quelques beaux-arts ; alors les maladies diminueront de fréquence et d'intensité dans ce pays, qui de la barbarie ou de l'ignorance passera à l'état de civilisation, ou d'une civilisation imparfaite à une civilisation perfectionnée.

FIN.

Matière des Examens.

1[er] *Examen.* Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicaments, Pharmacie.

2[e] *Examen.* Anatomie, Physiologie.

3[e] *Examen.* Pathologie externe et interne.

4[e] *Examen.* Matière médicale, Médecine légale, Hygiène; Thérapeutique.

5[e] *Examen.* Clinique interne et externe, Accouchements.

6[e] *et dernier Examen.* Présenter et soutenir une Thèse.

Faculté de Médecine

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET, *Examinateur.*	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
....	*Pathologie chirurgicale, Opérations et Appareils.*
DELMAS.	*Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médicale.*
RIBES, Président.	*Hygiène.*
RECH, *Suppléant.*	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BERARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*

Professeur honoraire : M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KÜNHOHLTZ, *Examinateur.*
BERTIN.
BROUSSONNET.
TOUCHY.
DELMAS, *Examinateur.*
VAILHÉ.
BOURQUENOD, *Suppléant.*

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHE.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.